



## ***DOSSIER THEMATIQUE : LE RACISME***

**Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et la  
Xénophobie (MRAX)**

**37, rue de la Poste 1210 Bruxelles**

**Tél. : +32 (0)2/209.62.50 Fax. : +32 (0)2/218.23.71**

**[www.mrax.be](http://www.mrax.be) – [www.contreleracisme.be](http://www.contreleracisme.be)**

## **Préface : Le racisme, un combat permanent et sans cesse renouvelé !**

Aujourd'hui, en ce début de nouveau millénaire, l'information et la sensibilisation sur les questions liées aux phénomènes du racisme, de l'antisémitisme et de la xénophobie s'imposent à nous de manière fondamentale.

Le devoir de mémoire est, à ce titre, plus que jamais nécessaire. Le souvenir de la Shoah, du génocide des arméniens, du génocide rwandais, ou encore de l'épuration ethnique en Ex-Yougoslavie doivent nous rappeler chaque jour des conséquences du racisme.

Mais si le devoir de mémoire doit être présent dans nos consciences, il nous faut aussi faire état inlassablement de ces petits faits-divers quotidiens et innombrables, qui parsèment notre quotidien de vexations à répétition, d'humiliations et de violences envers certaines populations étrangères ou d'origine étrangère.

De notre point de vue, la connaissance réelle, profonde et sensible des cultures multiples de l'autre (qui sont maintenant aussi les nôtres) peut conduire à un respect mutuel. Ce respect, chacun de nous peut le promouvoir et le renforcer par un refus de se replier sur des appartenances naturalisées. Le refus du repli sur soi (qu'il soit identitaire ou communautaire), de la fièvre nationaliste (ou régionaliste, c'est selon) ainsi que la montée et l'accroissement des extrémismes de droite de tout acabit qui s'étend à l'ensemble du continent européen, peut nous permettre de créer et de consolider les conditions d'un combat, chaque jour renouvelé, contre le phénomène du racisme qui, il convient de le rappeler, s'ancre d'abord dans l'incertitude de l'avenir, dans l'angoisse du quotidien et dans cette volonté de se construire une identité, de se définir face à un monde où les bouleversements sont tels qu'ils broient les individus dans une uniformisation généralisée des modes de vie.

Lutter contre le racisme, c'est avant tout combattre cette dangereuse illusion identitaire qui fige chacun de nous dans un monde culturel comme s'il existait des identités ou des traits de caractère naturels, donc éternels et irréconciliables. Le fameux

« choc des civilisations » de Samuel P. Huntington - ramassis d'assertions gratuites et d'inepties pseudo-philosophiques - tant vantée par une frange d'intellectuels américains, ne peut que nous conduire à une vision de l'humanité enfermée dans des catégories absolues leurs attribuant des qualités et des défauts immuables et invariants.

C'est à nous, hommes et femmes de progrès, ici et maintenant, de raisonner autrement, en termes d'hommes et de femmes, égaux en dignité et en droits, en termes de citoyens, d'origines multiples et variés. Et ce mode de pensée commence avant tout par une compréhension de notre humanité riche et plurielle. Nous y sommes...

Le MRAX

## Introduction : Le racisme, un concept fort compliqué...

Très souvent, on considère que le « racisme » est un rapport de domination, et par conséquent, un rapport de pouvoir construit dans l'histoire de l'humanité à travers, notamment, le colonialisme et l'esclavage. En partant de ce raisonnement, le « racisme » implique, d'emblée, à la fois la hiérarchisation et la domination.

Désormais pourtant, la banalité du mot « racisme » et des comportements qu'il peut induire rend difficilement compte de la complexité de ce qui le nourrit. C'est à partir de disciplines et de courants très divers (sociologie, psychologie, biologie, ...) que ce phénomène peut être mieux cerné - à défaut d'être compris dans son ensemble.

Il conviendra donc dans ce dossier de tenter - modestement - de répondre à une série de questions pratiques qui peuvent vous aider à mieux appréhender ce phénomène : Comment peut-on être « raciste » ? Sur quel dispositif psychique ou psychologique le « racisme » prend-il appui ? Quel est le rôle des préjugés et des stéréotypes dans la pensée « raciste » ? De quelle manière le « racisme » s'exprime-t-il au quotidien ? Existe-t-il un « racisme » institutionnalisé ? Qu'en est-il des discriminations raciales ?

Le « racisme », dit-on souvent aujourd'hui en Belgique, s'exprime autour du « thème » des « immigrés », première et seconde - voire même troisième - génération confondue, en particulier ceux qui sont « issus » des pays du Maghreb, de la Turquie, et des pays subsahariens, et plus récemment, les demandeurs d'asiles ou les sans papiers, perçus comme des exilés économiques déguisés, ainsi que vers les personnes provenant des pays de l'Est. *« Le racisme se confond essentiellement avec une attitude négative en regard de l'immigration ; l'immigré cristallise une bonne part des peurs par rapport à l'identité nationale soi-disant perdue<sup>1</sup> ».*



<sup>1</sup> Lillo C., *Quels liens de solidarité pour lutter contre le racisme*, Les dossiers du MRAX, n° 3, 1998, p 33

Pour mieux cerner cette dimension du racisme de « chez nous », il sera important de rappeler qui sont ces personnes que l'on nomme si commodément par ce substantif tellement connu : les fameux « immigrés ». Dès lors, il nous faudra retracer historiquement le phénomène migratoire ainsi que les circonstances de son arrêt officiel ; il sera donc utile, dans ce cadre, d'en comprendre les évolutions et la signification de son développement dans un pays comme la Belgique.

L'évolution constante du phénomène se traduit aussi en terme de chiffres électoraux. Elle se concrétise dans l'évolution des mentalités, dans laquelle le rejet de l' « autre » devient presque une constante savamment maintenue et même reproduite. A l'heure où le « multiculturel » et le brassage des « cultures » est à la mode, il y a là une contradiction qu'il faudra tenter de mieux comprendre.

Entrons donc dans le vif du sujet. Et commençons-nous à nous intéresser par la notion de « race ».

## **LA NOTION DE « RACE »**

*« Si la relativité se révèle juste, les Allemands diront que je suis allemand, les Suisses que je suis citoyen suisse, et les Français que je suis un grand homme de science. Si la relativité se révèle fausse, les Français diront que je suis suisse, les Suisses que je suis allemand et les Allemands que je suis juif ».*

(Albert Einstein)



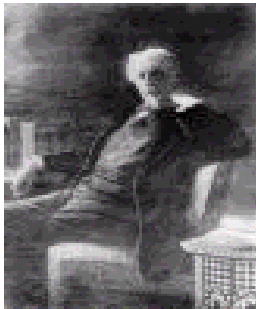
Voici la définition du « racisme » telle que le précise le Robert: *« Théorie de la hiérarchie des races qui conclut à la nécessité de préserver la race dite supérieure de tout croisement et à son droit de dominer les autres. Ensemble de réactions qui, consciemment ou non, s'accordent avec cette théorie<sup>2</sup> »*. Clairement, on voit ici que le racisme fait appel à la notion de « race ». Il convient donc, avant d'aller plus avant dans la compréhension du phénomène de « racisme », de savoir exactement ce que signifie une « race ».

---

<sup>2</sup> Définitions du dictionnaire Robert éd. 2002

Il faut préciser, d'emblée, que le terme « race » repose sur des « racines » profondément enfouies dans la « culture » occidentale, c'est pourquoi il convient d'en rechercher ses origines dans l'histoire et voir dans quelle mesure ce terme a évolué pour aboutir aux représentations « racistes » d'aujourd'hui.

### Le concept de « race »



C'est l'ouvrage d'Arthur de Gobineau (un « scientifique » français du 19<sup>ème</sup> siècle), intitulé « *Essai sur l'inégalité des races humaines* » qui va le premier tenter de « théoriser » la notion de « race ». Pour Gobineau, la « *race blanche* » est supérieure à la « *race jaune* » ou à la « *race noire* ». De cette même « *race blanche* », il existerait encore des êtres supérieurs : les fameux « *sangs aryens* ».

Ces « *racés purs* », comme le précise Gobineau, seraient issues de l'âge des « dieux ». Son « essai » se révèle être, avant tout chose, une idéologie racisante ficelée autour d'une prétention pseudo-scientifique.

En fait, Gobineau ne fait que formaliser une « certitude » déjà largement ancrée en ce 19<sup>ème</sup> siècle. Son « essai » va surtout servir de référence à ses nombreux successeurs. Ses successeurs, justement, vont se réclamer de l'« *Essai sur l'inégalité des races humaines* », dans lequel ils vont puiser bon nombre de leurs principes et de leurs idéaux dont le plus important : l'affirmation – « scientifique » - de la supériorité de la « *race blanche* », aryenne en particulier.

On fait aussi appel à la « science ». Ainsi, des recherches sont consacrées à la comparaison des cerveaux humains selon les différentes « races humaines ». C'est, notamment, la naissance d'une nouvelle discipline : la « craniologie ». Son inventeur, Paul Broca, va disséquer des dizaines de cadavres entre 1860 et 1880 pour en conclure à la supériorité du cerveau de l'homme blanc.

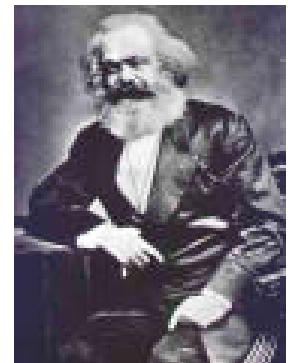
Si pour Charles Darwin (naturaliste (biologiste) anglais) l'homme est le fruit d'une longue évolution, son célèbre ouvrage : « *Origine des espèces* » sera aussi une « justification » savante supplémentaire au droit « légitime » à la colonisation par sa théorie de la « sélection naturelle » : l'européen serait au sommet de l'évolution ; le colonisé n'étant, lui, arrivé qu'à un stade inférieur. La définition des « Nègres » est en soi représentative de l'idée de supériorité que

l'européen s'attribue : « *Un fait incontestable et qui domine tous les autres c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l'espèce blanche*<sup>3</sup> ». De même, le « juif » est le plus souvent représenté comme un homme voûté, barbu, au long nez crochu, ...

Ainsi théorisée, et acceptée de fait, la hiérarchie des « races » va littéralement permettre de piller, d'exploiter, de dominer et d'humilier ces « races » dites inférieures au nom de la civilisation européenne et de son prétendu « droit » à guider ces « races » inférieures vers la prétendue voie du « progrès »...

Cette domination des européens par le biais de l'asservissement de millions de personnes va débiter, bien avant le 19<sup>ème</sup> siècle, avec la découverte du continent américain, en 1492, par Christophe Colomb ainsi que la découverte de la route maritime des Indes. Ce développement de l'esclavage apportera une dimension économique à la hiérarchie des races. En effet, c'est avec le « commerce triangulaire<sup>4</sup>» notamment que se développera un nouveau mode de production : le capitalisme.

Pour Karl Marx (philosophe et historien allemand), l'esclavage est nécessaire à l'avènement du capitalisme : « *L'esclave ne vend pas son travail au maître, non plus que le bœuf ses services aux paysans. L'esclave est vendu une fois pour toute, et son travail est compris dans le marché. Il est marchandise; mais le travail n'est point sa marchandise* ». Ainsi, « (...) *l'esclavage direct est le pivot de notre industrialisme actuel aussi bien que les machines, le crédit, etc. Sans esclavage, vous n'avez pas de coton, sans coton vous n'avez pas d'industrie moderne* ». Karl Marx voit dans l'esclavagisme la manière la plus rapide, pour la classe bourgeoise, d'assurer une accumulation de richesse.



---

<sup>3</sup> Grand Larousse Universel, éd. 1866

<sup>4</sup> Les navires quittent les ports négriers européens à destination de l'Afrique, chargés de produit sans grande valeur marchande; ils prennent livraison de leur cargaison humaine dans des comptoirs africains comme celui de l'île de Gorée, au large de Dakar, pour faire voile vers le continent américain.

Ce n'est qu'à partir du 19<sup>ème</sup> siècle qu'un mouvement anti-esclavagiste organisé se développe en Europe et aux Etats-Unis pour aboutir à l'interdiction légale de la traite des êtres humains.



En 1840, dans « *L'abolition de l'esclavage* », véritable plaidoyer contre l'esclavagisme, Victor Schoelcher (homme politique français qui s'opposa à l'esclavage) écrivait : « *Détruire l'absurde préjugé de couleur qu'ont tous les colons et un petit nombre d'Européens contre les Noirs et les sangs-mêlés est impossible tant que l'esclavage subsistera. Le préjugé contre la couleur des Noirs se lie intimement au fait de la domination et de l'oppression physique que l'homme blanc exerce sur le noir. Un préjugé analogue est inhérent à toute supériorité d'un homme sur un autre. Le préjugé contre les Noirs tient surtout à l'incapacité cérébrale qu'on leur a toujours prêtée. Les Noirs ne sont pas stupides parce qu'ils sont noirs, mais parce qu'ils sont esclaves. Conséquemment, ce n'est pas leur couleur qu'il faut haïr mais la servitude* ».



Si la traite d'esclave est désormais interdite (du moins légalement), les fondements mêmes de l'inégalité des « races », elles, n'évoluent pas... C'est véritablement à partir de la conquête d'Algérie par l'Empire français, vers 1830, qu'une frénésie de connaissances des mondes dits « exotiques » s'empare des grands pays européens.

1830, c'est aussi le début des grandes conquêtes coloniales et la naissance des empires britanniques et français en tête.

Cette forme d'« exotisme » touche aussi bien les intellectuels de cette époque que les classes populaires : les récits de voyages, les manuels scolaires vont forger une perception quasi commune de ces « races » dites inférieures, que l'on nommera plus aisément – avec beaucoup moins de culpabilité aussi – « les indigènes ».

C'est alors l'apogée de la bonne « conscience » coloniale qui tient dans ces célèbres phrases de Jules Ferry (homme politique français qui est à l'origine des écoles publiques) : « *Je répète qu'il y a pour*





*les races supérieures un droit, puisqu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le droit de civiliser les races inférieures<sup>5</sup> ».*

La Première guerre mondiale marque pourtant un « tournant » avec l'envoi des contingents coloniaux dans les grandes batailles de tranchées. Pour la première fois, colons et « indigènes » se rencontrent en terrain « neutre », pourrait-on dire. L'image du colonisé en sort presque modifiée, dominée par celle d'un « soldat » valeureux. Le « soldat » noir est un personnage décrit comme « gentil », un peu « simplet » et fait l'objet de représentations « humoristiques » qui insiste sur sa bonhomie naïve. Bref, c'est la naissance du « zouave » des tranchées...

L'image du colonisé arabe, elle, est parfois différente : si on « salue » le courage du guerrier, on insiste aussi sur sa prétendue fourberie, sur son caractère résolument violent et dangereux, ... En somme, on peut dire que l'Africain fait rire, l'Arabe fait encore peur.

L'entre-deux-guerres est le temps des premières revendications nationalistes arabes et maghrébines. Fourbe et violent, l'Arabe se transforme en une menace potentielle<sup>6</sup>.



Les années '30 marquent aussi un tournant : la naissance du mythe – car cela reste un mythe - de l'assimilation des « indigènes » à la nation-mère (française, britannique, ...). Cela suppose cependant une possible évolution des colonisés vers la « vraie civilisation », projet qui est, par ailleurs, incompatible avec le présupposé fortement ancré de supériorité de la « race blanche ». En effet, comment une « race » décrite comme intrinsèquement inférieure peut-elle évoluer vers la « vraie » civilisation c'est-à-dire vers la civilisation « occidentale » ?

Avec la seconde guerre mondiale, les « rangs » se resserrent autour des différentes « patries », évacuant, provisoirement, la question coloniale. Celle-ci ne réapparaîtra que dans les années '50 où l'on voit rapidement émerger des nouveaux Etats dits « indépendants », se soustrayant ainsi à parfois plus de trois siècles de domination coloniale.

<sup>5</sup> Déclaration du 29 juillet 1885 à l'Assemblée nationale Française

<sup>6</sup> Cette « image », sera largement associée, en France par exemple, au FLN entre 1954-62 et transparaît encore dans l'imaginaire actuel du « péril » intégriste musulman.



Aimé Césaire écrivait à ce propos : « *Le colonialisme porte en lui la terreur, il est vrai. Mais il porte aussi en lui, plus néfaste encore peut-être, le mépris de l'homme, la haine de l'homme, bref, le racisme. Que l'on s'y prenne comme on le voudra, on arrive toujours à la même conclusion. Il n'y a pas de colonialisme sans*

*racisme* ».

### **La socio-anthropologie dans l'analyse des « races »**

A présent, il convient d'analyser le concept de « race » dans une dimension, peut être plus socio-anthropologique.

La définition du Robert révèle que la notion de « race » se caractérise comme une « (...) *subdivision de l'espèce zoologique, elle-même divisée en sous-variétés, constituée par des individus réunissant des caractères communs héréditaires* ». C'est aussi, « (...) *un groupe ethnique qui se différencie des autres par un ensemble de caractères physiques héréditaires* ». Par extension donc, « (...) *un groupe naturel d'hommes qui ont des caractères semblables (physiques, psychiques, culturels) provenant d'un passé commun*<sup>7</sup> ».

Légitimement, on peut se demander pourquoi l'homme classe-t-il ses semblables au risque d'en désigner - le plus souvent de s'autodésigner - une « race » dite supérieure ?

Des éléments de réponse peuvent être trouvés dans le constant besoin pour l'être humain de classer, de structurer et surtout de hiérarchiser. Par exemple : tôt dans notre enfance, on nous enseigne les nombres et les calculs. Ceux-ci ont une propriété spécifique : deux nombres qui ne sont pas égaux sont soit plus petits, soit plus grands ; « huit est supérieur à trois », « deux est inférieur à six ». Pour les nombres, le contraire d'égal est inégal et donc, sous-tend un rapport de supériorité/infériorité.

Dès lors, pourrait-on dire, celui qui ne serait pas semblable à sa propre « race », devrait être différent et donc, par voie de conséquence, qualifié d'inférieur (ou supérieur, c'est selon). De ce « terreau », on l'a vu plus haut avec ses incarnations dans l'histoire de l'homme, peut naître rapidement une hiérarchie des races.

---

<sup>7</sup> Définitions du dictionnaire Robert éd. 2002

François de Fontenette, dans son ouvrage sur le « racisme », le précise d'ailleurs bien : *« Telle race est supérieure, telle autre est inférieure ; ni l'écoulement du temps, ni la transplantation géographique ne pourront modifier quoi que ce soit : dès lors qu'un individu appartient à une race, il est l'objet d'un déterminisme étroit<sup>8</sup> »*.

### **De la biologie à la génétique**

Pour Fontenette, l'acceptation même du terme « race » semble acquise et n'a pas à être remise en cause. Certes, il existe des blancs, des jaunes, des noirs... Vouloir le nier, selon lui, serait une erreur : n'y a-t-il pas de différence à l'œil nu entre un congolais et un norvégien ? Pour lui, seuls les caractères somatiques différencient les groupes humains d'un point de vue raciale.

Dans son ouvrage, *« Au péril de la science »*, Albert Jacquard (généticien français) développe une opinion sensiblement différente de celle de Fontenette sur la notion de « race ». Selon lui, face aux évidences que sont les différences humaines (couleur de peau, ...), la science doit pouvoir poser les problèmes avec clarté. En se référant à la génétique, Jacquard précise : *« Les individus, tous différents par leur patrimoine génétique, en raison du mécanisme de la reproduction sexuée créant toujours de nouvelles combinaisons, sont peu à peu modelés par des aventures personnelles qui accentuent encore ces différences. Ils ne peuvent, pour autant, être classés selon une échelle de valeur, du moins bon au meilleur »*. Et d'ajouter : *« (...) l'ensemble des ressemblances et des dissemblances est si complexe que le tableau se brouille dès qu'on s'efforce à une vision prenant en considération l'ensemble des données disponibles. La réponse du généticien interrogé sur le contenu du mot « race » est donc nette : ce concept ne correspond, dans l'espèce humaine, à aucune réalité définissable de façon objective<sup>9</sup> »*.

En somme, Jacquard relève de la quasi-impossibilité scientifique de classer le genre humain : sur certains points, les noirs et les blancs se rejoignent, tandis que les jaunes sont différents, sur d'autres ce sont les noirs et les jaunes qui sont proches tandis que les blancs en sont éloignés...

---

<sup>8</sup> De Fontenette F., *Le racisme*, Paris, PUF, 1981, p 7

<sup>9</sup> Jacquard A., *Au péril de la science*, Paris, Seuil, 1982, p 85

## LE PHENOMENE DE « RACISME »

*« Avant, on venait les chercher. On oubliait même de les nommer ou de leur demander leur avis. L'important c'était le corps. Un corps en bonne santé, résistant et efficace. Un corps sans sentiments, sans émotions. Juste une force de travail. Avant, ils se confondaient avec l'ombre. Pendant longtemps, les immigrés furent abstraction. A la limite, ils n'existaient pas... ».*

(Tahar Ben Jelloun)

C'est à partir de la hiérarchie de prétendues « races » humaines que la dynamique théorique de la « race » s'est mise à l'œuvre dans l'histoire de l'homme en cherchant à classer les groupes humains des moins bons aux meilleurs. Mais peut-on encore parler d'une hiérarchisation de prétendues « races » de nos jours ? Il est clair que le racisme « biologique » (ou d'« infériorisation », c'est selon) a laissé place à une nouvelle approche du racisme que les sociologues appellent communément le « racisme différentialiste ». Cette approche est d'autant plus difficile à cerner qu'elle n'emprunte plus le vocabulaire raciste « traditionnel » qu'on lui connaissait jusque là, du style : « la race blanche est supérieure » ; cette nouvelle approche avance plutôt des arguments d'ordres culturels.

En fait, elle crée un mythe de l'impossible communication entre les différentes cultures en présence ; du genre : « leur culture est inconciliable avec la nôtre ». Ce « *néo-racisme* », pour reprendre Pierre-André Taguieff<sup>10</sup>, se pare ainsi d'un discours moralement plus « acceptable ».

Mais, avant d'aller plus loin, qu'entend-on par la notion même de « culture » ?

Etymologiquement parlant, le mot « culture » a pour signification : « le travail de la terre ». Aujourd'hui, il se définit comme « (...) un « tout » complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les coutumes et toutes les autres dispositions et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société ».

La « culture » qu'un individu partage avec d'autres membres de la société aurait donc pour fonction de renforcer son sentiment

---

<sup>10</sup> Pierre-André Taguieff est un philosophe français qui a énormément écrit sur le phénomène de racisme (voir bibliographie).

d'appartenance à cette même société. C'est ainsi, par exemple, que les Grecs durant l'Antiquité ont considéré tout ce qui ne faisait pas partie de leur « culture » comme étant « barbare ».

La civilisation européenne, elle, emploiera plutôt le terme de « sauvage » pour tout ce qui ne sera pas de l'ordre du dit civilisé.

De plus, ces notions renvoient le plus souvent à une position « culturelle » dominante : *« (...) il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit<sup>11</sup> ».* Comment en est-on arrivé à penser cela de nos jours ?

Pour y répondre, il me semble important de retracer le mouvement migratoire vers la Belgique à partir de la seconde guerre mondiale. C'est également savoir pourquoi ce pays a fait appel à une immigration et dans quel contexte ces nouvelles populations se sont insérées au sein de la population belge ?



### **L'immigré depuis l'après seconde guerre<sup>12</sup>**

C'est la reconstruction d'après-guerre notamment qui, dès 1945<sup>13</sup>, amena la Belgique à faire appel à des travailleurs étrangers en vue de faire face à la pénurie de main d'œuvre locale dans certains secteurs, notamment les charbonnages.

Fin des années '50, quand débute la croissance économique dans toute l'Europe, le mouvement de ces travailleurs étrangers vers la Belgique va augmenter. C'est ainsi que va débuter, vers le début des années '60, une large campagne vantant les « avantages » de la vie « offerte » en Belgique.

<sup>11</sup> L.-Strauss Cl., *Race et histoire*, Unesco, Gonthier, 1961, p 20

<sup>12</sup> La notion d' « immigré » renvoie à celle d'étranger. L'étranger est ce qui nous est, par définition, étranger. Ce terme se rencontre sous diverses formes. Le substantif désigne tant une personne « extérieure » (un étranger), que les territoires extérieurs à son pays (on va à l'étranger). L'adjectif renvoi à la rencontre de l'inconnu (cela est étranger) et de cet adjectif dérive le terme « étrange » dans le sens de « bizarre ».

<sup>13</sup> Le mouvement migratoire vers la Belgique date, évidemment, bien avant cette date. Il y a seulement ici une volonté de limiter les repères historiques afin de rester cohérent avec la logique qui guide ce dossier thématique.

La célèbre brochure : « *Travailleurs, soyez les bienvenus !* » en est l'illustration parfaite. Ainsi, dès 1964, des migrants provenant de multiples pays du pourtour méditerranéen vont recevoir des permis de travail qui vont les amener dans différents secteurs d'activités de l'industrie belge.

Pourtant, et très rapidement, les travailleurs étrangers vont rencontrer des conditions de travail qu'ils ne soupçonnent même pas (accidents, maladies professionnelles, ...). Ils seront mal logés (baraquement, quartier ghetto, ...). Ils sont soumis à la méfiance, pour ne pas dire au mépris de certaines catégories de la population et des travailleurs locaux. Ils sont soumis à des contrôles et à des mesures discriminatoires, sans aucune défense contre leurs patrons.

Telle est, finalement, la réalité de la vie « offerte » à ces « *heureux travailleurs* ».

*Par ailleurs, les circonstances de l'arrivée de ces travailleurs migrants, les conditions socio-économiques de leur installation vont entraîner une répartition très inégale de ceux-ci suivant les régions, les villes et les quartiers.*

Cette politique migratoire de travailleurs va aussi se traduire par « (...) *une politique de regroupement familial, qui correspondait bien à la politique démographique adoptée par la Belgique à cette époque, à la suite des idées d'Alfred Sauvy quant à l'utilité de l'immigration pour rééquilibrer la pyramide des âges dans la population belge. Evidemment, à terme, cette politique devait nécessairement déboucher sur une croissance naturelle de la population étrangère et poser tous les problèmes d'adaptation et d'insertion de la seconde génération. Ainsi, pourrait-on dire que l'immigration vers un pays comme la Belgique a pris rapidement après la seconde guerre mondiale un caractère structurel. Cela veut dire que l'emploi des étrangers dans des zones bien définies de nombreux secteurs de la production nationale s'avérait être une nécessité indispensable à l'économie belge. C'est que ces travailleurs sont quasi irremplaçables sur le marché de l'emploi en raison,*



- *d'une part, du manque d'intérêt des nationaux pour certaines catégories d'emploi,*

- *d'autre part, de la rigidité de la structure du marché qualifié de dualiste : il se caractérise par un cloisonnement étanche entre un marché primaire relativement satisfaisant et essentiellement destiné aux autochtones et un marché secondaire socialement dévalorisé, largement déserté par les autochtones et fonctionnant grâce à la présence des travailleurs immigrés<sup>14</sup> ».*

Les années 1974 à 1976 seront celles où l'on organisera l'arrêt officiel des flux migratoires.

Pour certains auteurs, l'explication de cet arrêt ne se trouve pas simplement dans la crise économique. Pour ces auteurs, d'autres explications doivent être recherchées, notamment dans la croissance naturelle de la population immigrée ainsi que dans le développement des « problèmes » et du mouvement – grandissant – d'opinion défavorable à la présence de cette dernière.

Quoi qu'il en soit, « (...) l'arrêt de 1974 n'a manifestement pas mis un terme aux nombreux débats soulevés sur la présence des travailleurs immigrés et de leurs familles sur le territoire belge. On pourrait même dire : au contraire ! Car un des effets de la crise est la stabilisation des immigrés. Ce qui passait pour du provisoire apparaissait soudainement pour ce qu'il est, c'est-à-dire du permanent<sup>15</sup> ».

Ainsi retracé, le mouvement migratoire a permis la résurgence d'un nouveau type de « racisme » dans ce pays qui ne se « comprendra » pleinement qu'analysé dans une dimension psychologique.

### **Et la psychologie ?**

Albert Memmi a défini le « racisme » de la manière suivante : « *Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences biologiques, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression ou un privilège<sup>16</sup>* ».

En acceptant cette définition, le racisme trouverait sa justification dans le refus de la différence. Et si différence il y a (qu'elle soit

<sup>14</sup> Bastenier A., *Demain les immigrés*, in La Revue Nouvelle, Bruxelles, 1981, p 13

<sup>15</sup> Bastenier A., *op. cit.*, p 14

<sup>16</sup> Memmi A., *Le racisme*, Paris, Gallimard, 1982

réelle ou symbolique), elle sera utilisée par le « raciste » pour se valoriser. Par exemple, et prise dans sa première acception, ce n'est pas « un » Arabe qui est « voleur », c'est l'ensemble des Arabes qui le sont.

On le voit par cet exemple - caricatural peut-être - , le racisme joue sur une sorte de fantasme (c'est-à-dire une représentation imaginaire) individuel ou collectif ; celui qui est « différent » représente une menace potentielle, un danger dont il faut se prémunir par tous les moyens.

L'« étranger » - ou celui que l'on considère comme tel - va cristalliser la « différence » pour devenir alors le bouc émissaire<sup>17</sup> du « raciste » tel que défini par Memmi. Dès lors, « Ils », les « Autres » : les « Juifs », les « Noirs », les « Arabes » sont la source de tous les malheurs directs du « raciste » ou indirects (insécurité, chômage, ...).

La pensée « raciste » n'est donc pas une pensée rationnelle même si elle se pare parfois d'un souci de cohérence alors que – et c'est là un paradoxe - l'on ne fait jamais le même raisonnement avec « son » propre groupe - ou supposé tel - d'appartenance...

On peut donc dire, suivant ainsi la définition d'Albert Memmi, que le « raciste » trouve le moyen totalement subjectif de sa propre valorisation par la dévalorisation de la personne ou du groupe jugé(e) différent(e). Autrement dit, dans l'imaginaire raciste, l'être différent, donc dangereux, vient de l'extérieur. Dans ce cas, cette pensée irrationnelle se fonde sur des fantasmes individuels ou collectifs qui sont eux-mêmes véhiculés par des stéréotypes et des préjugés.

Il convient de s'arrêter rapidement sur ces deux concepts : *stéréotype* et *préjugé*.

### Les stéréotypes et les préjugés...

**Les stéréotypes** consistent essentiellement « (...) en des croyances ou des idées partagées par un groupe à propos d'un autre

---

<sup>17</sup> Le bouc émissaire peut se définir, dans une approche systémique, comme un « (...) mécanisme qui reconstitue l'unanimité du groupe autour d'un élément du système. Le choix se porte sur celui qui possède une différence perçue comme une menace pour le groupe. Le système se réorganise alors autour du bouc émissaire : chacun retrouve une place et une fonction ».



*groupe*<sup>18</sup> ». Un stéréotype est donc un ensemble de caractéristiques qui résume un groupe, souvent en termes de comportements, d'habitudes, ... Son objectif consiste à simplifier la réalité: « Ils sont comme ça », « Les Arabes sont des voleurs », « Les Juifs sont des escrocs », ...

Les stéréotypes sont généralement basés sur certaines images acquises par le biais de la socialisation et qui se sont par la suite généralisées pour englober toutes les personnes qui peuvent y être associées.

Il est quelquefois difficile de différencier les stéréotypes des préjugés.

**Les préjugés**, quant à eux, sont des jugements arrêtés que l'on forme à propos d'une autre personne ou d'un autre groupe de personne que l'on ne connaît pas réellement.

Ces préjugés sont inculqués lors du processus de socialisation et sont, par conséquent, très difficiles à modifier ou à faire évoluer : « *La force des préjugés procède d'un principe d'évidence admis communément par une partie du corps social à un moment donné d'une société*<sup>19</sup> ».

Les préjugés et les stéréotypes sont donc des mécanismes qui tentent d'aider à cerner la réalité ; lorsque la réalité ne correspond pas aux idées préconçues d'une personne, il est alors plus simple d'en modifier l'interprétation de la réalité plutôt que de changer ces idées. Les préjugés et les stéréotypes aident aussi à compléter les informations lorsque l'on n'en possède qu'une partie.

Un groupe de recherche, au Etats-Unis, a tenté d'étudier le phénomène : « *Pour étudier le concept de stéréotype des groupes étrangers aux Etats-Unis, le professeur Ragran a fait l'expérience suivante : on présente trente photographies de jeunes filles à un groupe d'étudiants et on leur demande de classer chaque photographie de 1 à 5 d'après l'impression générale et le degré de beauté, d'intelligence, d'initiative, etc. Deux mois plus tard, on montre à ces mêmes étudiants les mêmes photographies, mais cette fois elles portent les noms de famille, noms juifs comme Rabinovitch, Levi, Rubinstein ou italiens comme Scarano, Grisolia,*

---

<sup>18</sup> Jacquard A., *Tous pareils, tous différents*, Paris, Nathan, 1991, p52

<sup>19</sup> André J., *Le racisme au quotidien: une étude sur les médias et le racisme*, Montréal, CID, 1991, p 73

*irlandais comme O'Flaherty et, enfin, des noms de la vieille Amérique comme Adams ou Clarck. Le résultat est tout à fait différent : les notes données aux visages isolés n'ont plus aucun rapport avec les nouvelles<sup>20</sup> ».*

Une autre question se pose : pourquoi le « raciste » trouve-t-il sa valorisation par la dévalorisation d'une personne ou d'un groupe jugé(e) différent(e) ?

Lorsque l'on tente – modestement - d'analyser<sup>21</sup> l'état des gens qui expriment des attitudes de rejet, on y perçoit à la fois une forme de souffrance et un certain nombre de difficultés d'ordre socio-économique. Tout cela constitue sans aucun doute un terrain favorable pour que la logique qu'est celle du bouc émissaire puisse fonctionner.

Lorsqu'une personne voit certains de ces droits diminués ou retirés, n'a pas le sentiment d'être « respectée » dans sa dignité, cette dite personne peut difficilement respecter celle qu'elle considère comme « étrangère », comme « différente ». C'est ce que l'on voit : l'« Autre », l'« immigré », renvoi à la personne exclue une « image » - sa propre image, le plus souvent - dont elle ne veut pas.

Véronique De Rudder le précise d'ailleurs très bien : *« Ceux qui se sentent menacés dans leur statut, et notamment ceux qui sont objectivement proches des immigrés craignent d'être ravalés au même rang social que les étrangers. Ils cherchent donc à s'en distinguer. Ils produisent de la différence là où il y a surtout de la ressemblance. Qu'ils se saisissent de différences existantes ou qu'ils les inventent revient au même, puisqu'au fond, ils inventent les différences existantes en sélectionnant celles qui pourront être stigmatisées, en leur donnant forme, contenu et sens, en produisant de l'altérité<sup>22</sup> ».*

L'illustration de ce propos, pourrait être cette femme qui a interpellé l'équipe d'animation du MRAX dans une association d'« union des locataires », de manière très violente et agressive : *« Non, je ne suis absolument pas d'accord avec le droit de vote des immigrés ; ça doit être réservé aux Belges ! ».*

---

<sup>20</sup> Salmon P., *le racisme devant l'histoire*, Bruxelles, Labor, 1980, p 174

<sup>21</sup> Voir Wieworka M., « Racisme et exclusion », in *L'exclusion : état des savoirs*, Paris, Le Seuil, 1994

<sup>22</sup> De Rudder V., « Le logement des maghrébins : racisme et habitat », in *Les Temps Modernes*, Paris, 03/1984

A la question de l'animateur du mouvement : « *Mais madame qui êtes-vous ?* » ; « *Quelle est votre situation ?* », elle dépeint une situation très difficile : elle est au chômage depuis 6 ans, avec deux enfants en bas âge. Elle faisait porter sur son voisin le plus proche - un « *Marocain* » et par delà lui tous les Marocains - le poids d'une bonne part de ces difficultés sociales et familiales.

On peut dès lors presque comprendre implicitement : « *Je suis contre le droit de vote pour les immigrés parce que c'est le dernier droit qui me différencie d'eux !* ». Sous la forme d'un sentiment que l'on qualifie si facilement de « *raciste* », il y a en réalité souvent un rejet de la misère, de la pauvreté, de l'exclusion : « *Dans l'exclusion de l'autre, c'est un peu soi-même que l'on exclut. Et dans la haine de l'autre, c'est un peu la haine de soi qui est mise en avant*<sup>23</sup> ».

CH. PAGE



INSERTE N

L'exclusion sociale atteint les individus et fait que ceux-ci ne peuvent accepter l' « *autre* » dès lors qu'ils ne se sont pas acceptés eux-mêmes.

On peut presque dire que la « *crise* » économique – mais pas seulement elle - et l'aggravation des conditions de vie exercent leurs effets sur l'ensemble des populations défavorisées. La situation des personnes étrangères ou d'origine étrangère ne diffère nullement de celles des « *autochtones* » de même condition.

Toutefois, malgré le lien évident que l'on peut mettre entre l'exclusion sociale et le phénomène de « *racisme* », il faut dire aussi que ces deux aspects ne se recoupent pas toujours nécessairement : même si tous les problèmes de chômage et d'exclusions sociales étaient résolus, il n'y aurait pas subitement une disparition « *naturelle* » du « *racisme* » : « *Il y a une réalité du racisme en tant que telle, indépendamment des conditions sociales qui les favorisent*<sup>24</sup> ».

---

<sup>23</sup> Ben Jelloun T., *le racisme expliqué à ma fille*, Paris, Folio, 1995, p 54

<sup>24</sup> Rinaudo C., *Jeux et enjeux de la catégorisation ethnique*, Paris, PUF, 1999, p 42